





Il a été tiré de cet ouvrage cent exemplaires réservés  
aux membres de l'association Les éditions du Chemin de fer,  
numérotés de 1 à 100, constituant l'édition originale.

Carole Zalberg

## L'invention du désir

/100

vu par  
Frédéric Poincelet

© Les éditions du Chemin de fer, 2010  
[www.chemindefer.org](http://www.chemindefer.org)  
ISBN : 978-2-916130-28-6

les  
éditions du  
Chemin  
de fer

Il y a là sous la chair  
entre les os fragiles  
et les réseaux habiles  
dans une profondeur que les mots seuls éclairent  
un lac sombre, un monde qui scintille,  
d'homme en homme à la file  
un fonds de vies où j'erre,  
où je plonge une et reviens mille

Clara Strykovska, in *Poésie 1*  
*Vagabondage* n°30, Le cherche midi

Ce sont elles qui ont décidé. Nos mains.

Nous étions dans ce taxi qui nous emportait vers nos vies respectives. Rien ne s'était passé. Tout avait pourtant été dit par nos yeux. Quelques mots aussi qui avaient entrouvert une porte. Mais nous étions encore chacun encerclé par notre propre histoire, le corps et le cœur en quarantaine de tout ce qui n'appartenait pas à celle-ci. Voilà, nous étions toi et moi dans deux sphères clairement limitées. Par instant elles se frôlaient et là naissaient une transparence, une fluidité – comme une béance dans notre enceinte et par laquelle nous étions happés.

Nous roulions donc, encore lointains, avec au ventre des envies de collision, d'une fusion même maladroite et comptée. Or nos vies, tout près, nous attendaient et rien encore ne se passait.

Ta main, alors, sans douceur, s'est posée sur la mienne. Qui l'a aussitôt saisie, pétrie. J'étais en colère. Tu avais

pénétré ma sphère et je ne pouvais faire autrement que t'y vouloir. Je te refusais mon regard en vain : je sentais nos mains en bataille achever de nous mélanger.

Cette guerre éclair nous laisserait tous deux vainqueurs et vaincus. Secrètement occupés.

Tu serais assis devant un café refroidi, le deuxième peut-être.

Dans cette brasserie bruyante d'une gare.  
Je te verrais de loin.

Tu serais en train d'écrire et j'aurais tout le temps de te regarder en avançant lentement vers toi.

Je prierais pour que tu ne me remarques pas. C'est si beau un homme qui attend, qui a un peu peur, ou terriblement.

Et j'aurais peur aussi sans doute.

Donc, si tu es d'accord, tu attendrais, pour lever la tête, que je sois assise face à toi. Je pourrais alors me glisser devant tes yeux baissés.

Et tu ne verrais de moi, à ce moment-là, que ma poitrine éclatant de ce maintenant, battue de l'intérieur par une force me jetant vers toi.

Tu sourirais sans te redresser encore. De ton sourire un peu narquois qui raconte tout ce que tu sais déjà.

A mon tour je baisserais les yeux jusqu'à cette reconnaissance qu'auraient dessinée tes lèvres. Il serait temps pour nos regards de croiser d'un coup le fer et le feu.

J'aurais très probablement renversé quelque chose avant d'arriver là, heurté une chaise, fait trembler une tasse pleine. La tienne peut-être. C'est que j'aurais du mal à trouver l'équilibre au bord de ce monde où m'attendraient tes bras.

Après... je ne sais pas. Nos mains qui ne doivent pas et ne pensent qu'à ça.

Et nous ne pourrions pas. Mais si nous le pouvions, ce serait une bérézina.

Toi et moi debout en même temps, écrasant la table entre nous, l'oubliant malgré les bords dans la chair. L'oubliant à la pulvériser.

Dans ce nuage de bois défait – cette victoire – nous serions seuls enfin, enfuis enfouis l'un dans l'autre de la tête aux pieds, mains fouilleuses arracheuses heureuses, bouches effleureuses dévoreuses courageuses.

Et ce serait le sol, un lit, un mur nu ; le ciel au-dessus et au-dessous. Le ciel au-dedans de nous. Et Ce Serait.









Il y a quelque part un endroit où l'on pourra s'étendre, se serrer, se prendre. J'y serai d'abord tremblante et aveugle, le regard rivé ailleurs que sur toi pour ne pas risquer de voler en éclats, de rire ou de pleurer. Je me tiendrai là, dans cet endroit, comme une brindille au vent, avec cette sensation d'être arrachée du sol. Tu seras le plus fort de nous deux parce qu'il faudra que tu le sois. Parce que je ne saurai l'être sans toi, sans ta voix qui, seconde après seconde telles des briques érigées contre le vide, me portera. Il faudra que tu sois fort pour moi et que tu prennes le risque, toi, de voler en éclats. Parce que ce sera à toi de refermer tes bras sur ma peur.

Dans cette étreinte, enfin, c'est tout notre monde qui s'engouffrera. Il faudra s'agripper, se rattraper, s'enfoncer pour ne pas tomber. Etre cet un que rien n'atteint, que tout respecte et laisse grandir en se tenant loin. Un Point. Contenant la peau douce et les os volontaires, les paroles de soie, d'eau, de tonnerre, les gestes entrelacés.

Un point qui parce qu'il est un point ne finit pas, se suffit à son monde rond.

Il y a quelque part un point où, si tu regardes bien, nous serons.

Enfin tu appelles.

Tu as tourné autour du téléphone portable posé sur une chaise au centre de la pièce. Il est un totem tentateur et redouté. Tu l'as pris et reposé. Tu as manqué le jeter. Tu as fait apparaître le numéro, été tout près de le lancer mais ton cœur, décidément, s'emballait trop. Tu as sursauté quand il a sonné, expédié des conversations trop légères et trop lentes, éteint un peu pour respirer mieux, rallumé pour caresser encore l'idée de m'appeler.

Et puis soudain ça s'est imposé. C'était m'entendre ou ne plus rien entendre ; me lancer tes paroles comme une bouée, pour que je m'y glisse et que tu sois sauvé.

Tu appelles.

Moi je vois ton nom qui s'affiche et je pense que je vais l'ignorer. Car je crois qu'à l'instant où je laisserai pénétrer ce son-là, celui de tes mots, rien d'autre ne continuera. Rien ne vivra en dehors de ça. Puisqu'il faudra que tout se taise autour et qu'on me la laisse

boire, cette musique qui m'invente ! Pourtant mon doigt presse la touche, libérant d'abord un silence dense et mouillé. Tu te tais fort et bien ; tu sais qu'il faut ce temps muet avant que nos voix ne s'enroulent. Alors ton souffle seul, au commencement, pleut sur moi, me redresse, me tend. Fleur assoiffée qui sent l'eau approcher, je suis ouverte et ne veux plus bouger. Je te reçois au creux de mon ventre et c'est de là que je te réponds.

Plus encore qu'un voyage, ce serait un morceau d'autre vie, une exception à la règle des jours.

Bien sûr, il faudrait le prévoir, le préparer, le placer quelque part dans nos existences prises. Il faudrait accepter l'idée d'être pratique, de lâcher un peu les hauteurs pour la terre ; oui, il s'agirait de fouler un sol extrêmement concret le temps d'y semer ce qui deviendrait la date, l'occasion, la parenthèse gonflée d'essentiel.

Nous aurions à parler d'agenda, de contraintes, de toutes ces obligations qui nous lient ailleurs et que nous ne souhaitons pas rompre. Parler cru, nous qui aimons dire doux.

Mais cette audace d'être triviaux nous l'aurions comme nous aurions toutes les autres forces : pour ce moment jusque-là refusé où nous pourrions être longtemps un. Plus une femme et un homme ensemble. Une créature double et brûlante. Une molécule gorgée d'atomes avides.

Dans cette parenthèse, tu le sens, nous serions une palpitation.

Ce que nous ne ferons pas ensemble :

Prendre un petit-déjeuner au milieu de mille autres avant et après.

Faire le marché comme chaque semaine depuis des années.

Se rejoindre au restaurant un midi, loin de la routine, et se sentir comme des amants interdits.

Accueillir des amis, et en parler ensuite dans l'intimité du lit.

Changer tous les meubles de place sur une impulsion : deux gosses avec leur jeu de construction. Rire et se disputer un peu en même temps.

Etre malade, le nez rougi, les yeux larmoyants, se plaindre et se soigner mutuellement. S'agacer aussi.

Etre délicieusement content d'être seul quelques jours. En profiter pour traîner, manger debout, à n'importe quelle heure, s'endormir sur le canapé, se laisser aller. Et finalement être heureux que sa moitié revienne cohabiter.

Etre vidés, comblés, irrités, fiers et préoccupés par nos enfants.

Avoir le regard un peu lassé de l'autre mais en éprouver une tendresse, l'émotion lourde d'une fragilité.

Passer le temps, simplement, et parfois pesamment.

Nous, le temps, nous voulons l'investir, le distendre, le retenir.

Nous, nous devons confier à nos rêves la plénitude douce amère d'une vie commune.

Nous, nous ouvrons les yeux le matin sur un monde où palpite une absence.

Alors, nous les refermons une seconde...

Une chambre.

Tu y pénètres avant moi, tires les rideaux pour allumer l'ombre et que je ne voie pas ce qui ne nous appartient pas : les murs un peu sales, le couvre-lit éreinté par des corps inconnus, sur le tapis des traces vagues.

Maintenant viens, dis-tu avec toute la douceur de notre monde.

Je m'avance et même si je sens le sol sous mes pieds c'est dans le vide que je plonge à cet instant-là. Non. Pas le vide. Un espace en suspens où rien n'arrêtera les vertiges et l'affolement ; notre terre comme un ciel.

Tu verras que je vacille et pour me garder entière et vivante tu me jetteras la corde de tes mots enchevêtrés. Pas un instant tu ne cesseras ton tissage étroit, qui me retiendra et me comblera.

Alors j'inventerai mon propre chant pour toi. Arri-mée au fil de ta voix, je pourrai laisser mes mains te le réciter.

D'abord me défaire des vêtements qui me dissimulent à toi. Les ôter un à un jusqu'à l'absolue nudité de mon âme même. Car c'est ainsi que sous ton regard il faut que je sois. Une eau claire et qui n'attend que toi.

Je fermerai les yeux pour que tes mains non plus ne s'effraient pas. Je calmerai mon cœur, me ferai lisse et tiède, traversée d'une risée lorsqu'elles se poseront sur moi.

Tes paumes, par endroit, sont un peu rugueuses et font de la douceur ailleurs une torture délicieuse. Je veux le velours et l'éraflure. Je veux cette étrange trace qui jamais ne s'effacera. Les baisers et les blessures de notre combat.

Par bribes tu révéles des détails de ta vie. Le lieu, le temps où je ne suis pas.

Ces fleurs de toi, poussées au détour de tes lettres ou de nos conversations rares, je les cueille une à une, infiniment attentive à ne pas les flétrir. Patiemment je les assemble, les laisse s'épanouir ensemble en une gerbe à tes couleurs. C'est mon bouquet de fleurs de toi.

Je chéris chacune d'elles : ta douche du matin, ton bureau à l'étage, les plats que tu prépares à ta douce qui rentre lasse et s'en remet à toi, tes pas fiers et fréquents dans la montagne proche où tu sais être lent et plein d'hommage, tes caresses aux arbres, le discours du vent car toi, tu l'entends, tes rendez-vous souvent bavards, les cafés-canards pris aux premiers soleils en terrasse dans un de ces villages où tu te rends pour les courses, pour le travail, pour passer le temps, l'espace vierge et foisonnant qui t'entoure et que tu arpentes en pensant tout haut, en chantant autant que les oiseaux, tes

immensités où voudrait s'étendre mon urbanité, ton sud aux chaleurs palpables, aux voix de rocaille et d'ardeur salée que mon nord grisâtre et frileux rêve d'imiter.

La gerbe est grosse et colorée. Je la soulève la soupèse, me demande si sa beauté me sied. Puis je la repose au coin de mes pensées où elle attend tes mots et leur moisson.

C'était moi, allongée en travers de ce lit. Jetée plutôt : bras et jambes en étoile, cheveux d'algues collés au visage, draps froissés autour en vagues affolées.

C'était après.

Je ne sais pas où tu étais.

Debout peut-être, qui me regardais.

Quand je m'étais retrouvée nue et tremblante devant toi, tu m'avais prise contre ton corps dur et tu m'y avais gardée longtemps. Assez longtemps pour que mes frissons te gagnent et menacent de nous renverser.

Puis tu m'avais détachée de toi très doucement sans que ton regard, lui, ne me lâche pour autant.

Laisse-moi faire, avais-tu ordonné. Laisse-moi t'emporter jusqu'à nous.

D'une main tu avais dénudé le lit fatigué tandis que de l'autre tu me faisais signe d'attendre, de ne pas bouger.

Tu avais arraché du sol la brindille au vent que j'étais encore et dans un geste vaste et continu l'avais déposée là où tu la voulais, où tu me voulais.

Tu ne parlais plus mais je savais que je ne devais toujours pas agir. Tes baisers qui n'oublièrent rien tout au long de moi redessinaient mon corps engourdi, le réchauffaient.

Comme des dominos, les centimètres de ma peau tombaient un à un entre tes mains.

Quand tu as eu fini de visiter ce côté des seins et du ventre, tu m'as fait basculer pour que s'enferme entre les draps et ma chair tout ce brasier doucement allumé.

C'est ainsi que tu es venu. C'est ainsi que tu m'as voulue.

Mais voilà que la silhouette échouée sur la couche en eaux furieuses semble s'éloigner. Je m'ébroue d'un rêve et je crois encore sentir ta faim me visiter.

Au dehors le paysage se laisse à peine contempler. Un clin d'œil. Une farandole colorée. Le soleil barre de rais pointillés de poussière les visages aux traits tirés des cadres affairés, ceux lisses aux joues rosies des plus jeunes voyageurs et de leurs mamans qu'un rien excède, ceux abandonnés au sommeil froissé des retraités arpenteurs inlassables.

Dormir ? Je m'y essaie le front collé à la vitre, n'y parviens pas, ne vois que toi quand je veux me retirer des visages et des voix en brouhaha opaque.

Lire ? Dans la pile de magazines achetés à la hâte avant le départ, rien n'arrête mon regard ni mon esprit. Ce que je voudrais, c'est ouvrir n'importe quelle page et trouver ton sourire étalé, malicieux, tes yeux doux tapis comme des chats, et tout cela rien que pour moi.

A quelques rangées de là, une femme élégante s'est endormie sur une épaule visiblement amie. Est-ce son mari, son amant rejoint ici ? Je l'envie. Je les envie. Ils